

LE NORD.

EMPARONS-NOUS DU SOL.

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE DU NORD

ST-JEROME, 16 MAI 1889

J. J. GRIGNON Rédacteur

FABRIQUE DE Meubles et de Rouets



P. L. Y. VEZINA

Rue St-Jerome | ST-JEROME (En face de l'Hôtel Barsalou)

Sideboards, Tables, Canapés, Chaises, Sets de salon, Sets de chambre, etc., etc.

Toujours en mains. Bois préparé pour bâtisses, tels que Moulures et Tournage, Découpage, Plainage, Etc.

Achats de bois de toutes sortes, soit sciés ou en bilots, au plus haut prix.

Le chemin est ouvert en face de la montée de Montigny.

1 a. 5 a

LA BANQUE DU PEUPLE

EN FACE DU PONT ST. JEROME

Bureau ouvert pour dépôt et escompte de 10 à 3 heures, fermé à 1 P. M. le samedi.

J. A. THEBERGE Gerant

F Jérôme, 20 Mai 1886.

BANQUE Ville-Marie

—AGENCE DE— STE - THERESE.

Prête sur BILLET, reçoit les argents en DÉPOT

Bureau ouvert de 10 h. A. M. à 3 h. P. M.

M. BOINVERT. Gerant.

NOTE: Le bureau de la Banque Ville-Marie, de St-Jérôme, étant transporté en l'étude du Notaire

JOS. E. PARENT, M. P., ST-JEROME.

6m 12 j. 8.

Propriété à Vendre. UN HOTEL

Un des meilleurs sites sur la colonisation du Nord

J. H. VANIER, STE ADELE.

HOTEL DU PACIFIQUE

—TENU PAR— JOHN FORGET

SAINTE - THERESE COMTE DE TERREBONNE

On trouvera à cet hôtel, bonne table et chambres confortables, les meilleurs Vins, Liqueurs, Cigares, etc., etc., et GRANDES ECUBIES

P. F. E. PETIT NOTAIRE ST-JEROME

LOUIS BELANGER AVOCAT ST-JEROME

12 a. 1888

J. T. LETOURNEUX Peintures, Huiles, Vernis, Teintures, Médecines patentées, etc.

MONTREAL No. 259 Rue St-Paul

C. LANTHIER, ENTREPRENEUR DE Pompes Funèbres.

Rue St-Jerome, ST-JEROME.

HOTEL du MARCHE —TENU PAR— Louis Corbell,

RUE ST GEORGES, | ST-JEROME.

Espace reserve aux Cartes d'Adresse

Bélanger & Gervais, TAILLEURS

(No. 8 Bloc Richard) | Rue St-Jérôme, ST-JEROME

B. GOUGEON, Marchand de Chaussures

(En face du Marché) RUE ST-GEORGE | ST-JEROME

JOSEPH CAMPEAU HOTEL DE PREMIERE CLASSE

RUE ST-JEROME - ST-JEROME

CHS. GODMER, —MARCHAND DE— NOUVEAUTÉS

Rue St-Jerome

Eugene Marchand, Horloger et Bijoutier

RUE ST-JEROME, - ST-JEROME (BLOC RICHARD)

FEUILLETON L'ANGE DU FOYER

XLIV ÉPANCHEMENTS

(Suite)

Or, il n'avait qu'une parole, le loyal serviteur.

Contre toute espérance, l'amélioration se manifestait.

—Et même davantage, dit-il; une étonnante transformation! Elle a commencé hier.

Monsieur s'est tout d'un coup réveillé de sa torpeur, a regardé autour de lui, a marmotté quelques mots.

Je me disais: Hélas! c'est la dernière flamme de la lampe qui s'éteint... Point... Ce matin, il a rouvert les yeux tout gaillard, quasiment guilleret...

Il se sentait l'estomac creux, picoté, disait-il, par une pointe d'appétit, et comme ça, tout de go, il pré tendait manger!...

Moi, par précaution, j'attendais le médecin. Il est venu vers midi.

Monsieur était sur son séant. Le docteur Ferrand osait à peine y croire! Il a tâté le pouls, examiné la langue, et se frottant les mains!

—Donnez-lui du bouillon, une aile de poulet, un doigt de vin de Bordeaux, m'a-t-il prescrit

Monsieur a avalé son consommé, sucé son blanc de volaille et bu son Château-Lagrange avec un entrain sur perbe.

Quoique le lit soit le pire ennemi des vieillards, ça arrive, paraît-il que ces espèces d'avaries finissent sans dégâts...

—Oui, une fois sur mille, fit maître Blanchard.

—C'est précisément ce qu'a dit le docteur. Il avait promis de revenir sur le tantôt...

Dans l'intervalle, monsieur a eu une petite révolution... Il me demandait d'abord, presque gai, depuis combien de temps il traînait, ce qui s'était passé en politique et si nous étions toujours sous le même gouvernement.

Pour ne pas fatiguer son esprit, je répondais le moins possible. Je comprenais que le souvenir lui revenait peu à peu, néanmoins, et je n'abusais pas, car il s'est mis à verser des larmes...

Une rechute alors? Point du tout! C'était la meilleure des chances, au contraire.

—Crisse salutaire! a déclaré en se frottant les mains le docteur revenu.

Alors, je me suis risqué à parler. J'ai dit à monsieur que bien souvent, pendant sa maladie, Mme la marquise avait sonné rue Boissy d'Anglas, qu'elle ne s'y était pas chaque fois présentée seule, qu'une autre dame l'accompagnait...

L'ayant suffisamment préparé, je lui ai nommé Mme Gervaise. Ah! mon pauvre cher maître, ce qu'il était content!...

Et jugez s'il avait repris toute sa mémoire: Je ne disais rien de Mlle Rose; il m'a questionné. Etait-elle venue, elle aussi? Naturellement, je me suis gardé de l'instruire de l'affreux malheur.

—Et vous avez bien fait, Mlle Rose vit.

—Oh!

—Elle vit, mon ami, on vous expliquera cela... Continuez.

Continuer, le fidèle domestique ne demandait pas mieux.

Il éprouvait cependant quelque difficulté à se remettre d'un ébahissement bien explicable.

A très peu près, il était au bout de son chapitre, par bonheur.

Xavier Serquigny avait exprimé le désir de recevoir au plus tôt ses enfants et petits-enfants. Mais, avait objecté le docteur Ferrand, il était trop faible pour affronter les émotions.

Le circonspect docteur, en conséquence, lui imposait un stage préalable d'une semaine.

—Dans une semaine donc! dit Roger au nom de tous les siens. Jusque là c'est moi qui, quotidiennement, irai aux nouvelles.

Il confia à Jean la mission de narrer à son maître comment avaient péri Adhémar de Mondauphin et Eloi Cornébeze.

—Vous userez de ménagements, recommanda le capitaine en forme de conclusion.

A quoi bon? chuchotait le second de l'ALBATROS; ne voilà-t-il pas une aubaine qui, à elle seule, vaut toutes les ordonnances du médecin?

Roger fit la sourde oreille. D'impérieuses préoccupations bourrelaient son esprit déjà si surmené.

Qui aurait à assurer à Eloi Cornébeze les derniers devoirs, à Adhémar de Mondauphin des obsèques dignes de son rang?

Lui.

Trois femmes étaient là haut auprès desquelles il remontait avec Pierre Aubanel, qui, désormais devenait leur défenseur?

Et qui protégerait Théobald?

Lui toujours.

Ah! comme il eût voulu en cette heure critique, détourner des chers êtres qui avaient tant souffert jusqu'au souvenir des deux coupables pour lesquels maintenant, les âmes ne renfermaient plus qu'une généreuse pitié.

XLV VIVE MME L'AMIRALE!

Passons sur les formalités, les perturbations et les impatiences de la semaine assignée par la faculté comme un nécessaire atterrissement à la réalisation des vœux de Xavier Serquigny.

Le logis si longtemps somnolent de la rue Boissy-d'Anglas a arboré un air de fête. Le mobilier sorti de ses housses miroite aux clartés chaudes d'une après-midi de la fin d'août.

Des gerbes de fleurs fraîches couronnent les vases à socles de majolique accotés au chambranle des portes, les corbeilles épanouies au milieu des consoles Louis XV, les potiches éparées un peu partout: sur le marbre des cheminées, la marqueterie des tables, le brocart ou le velours de tapis.

Par les fenêtres de plain-pied avec le balcon palissé d'arbustes, l'atmosphère du dehors apporte, à intervalles égaux, ses rapides frissons, mêlant aux tièdes de l'été qui s'en va, un avertissement discret de l'automne qui s'en va.

A l'autre bout du grand salon, par delà le linteau sculpté d'une baie large ouverte, la carapace transparente d'une serre abrite des enlacements de lianes, des verdoyements de plantes bizarres, des volutes de tiges en parasols tout un luxuriant spécimen de la flore équatoriale.

L'espace est vaste, entre le fond de la serre et l'extrémité du salon.

Le vieux Xavier y chemine avec une lenteur méthodique, soutenu par le bras fidèle du notaire Blanchard.

Il a définitivement triomphé de la cachexie menaçante, le vieux Xavier. Une alimentation graduellement plus substantielle a ranimé ses forces.

Le mal mis en déroute, il lui reste cependant sur les traits une empreinte de gravité plus profonde et dans le regard, une expression de philosophique sérénité. La longue barbe blanche à la quelle la maladie a laissé le temps de croître, complète à Xavier une physiologie de patriarche.

C'était une réelle victoire que cette convalescence, et plus d'un savant en eût tiré vanité.

M. Ferrand se contentait de s'en montrer heureux.

Il n'avait pas tort en attribuant à la verdeur de la constitution du malade le principal mérite de la guérison.

Et puis, qui d'entre nous sait au juste de quelle volonté mystérieuse dépend sa destinée?

Serquigny n'avait pas achevé la sienne, une part de la tâche restait à remplir, — ainsi qu'il l'avait fait remarquer au médecin venu le matin même pour voir sur pieds le convalescent.

—Ma première sortie! avait dit en souriant celui-ci, tout fier d'être parvenu à se transporter jusqu'au balcon où montaient les échos lointains du vertigineux mouvement de la place de la Concorde et des Champs-Élysées.

—Et moi, par conséquent, ma dernière visite, avait répliqué le docteur qui ne s'était pourtant pas retiré avant d'avoir communiqué à maître Blanchard, arrivé sur ces entrefaites, quel que utiles recommandations.

Maintenant donc, ils allaient côte à côte, le bonhomme et son vieil ami; l'un essayant ses forces, l'autre attentif à l'y aider.

Ils vaguaient par l'appartement, devisant, s'arrêtant pour guetter de l'oreille un coup de timbre attendu, et, la sonnerie tardant encore, reprenant avec leur marche leur causerie laissée en suspens.

—Ainsi, questionnait le vieillard, les morts?...

—Il n'est plus parlé d'eux, répondait l'officier public; depuis qu'on les a pieusement enterrés, tout propos, toute allusion qui les rappelleraient sont évités avec un soin jaloux.

—L'hôtel de Mondauphin, cependant?...

—La marquise l'a abandonné. Elle avait d'abord congédié ses gens, le suisse Hontarède en tête.

—Bien, Blanchard, nous vendrons l'hôtel.

—C'est le seul parti sage... en la chambre des notaires... au dernier et plus offrant... Puisse le taux de la vente couvrir le chiffre des hypothèques!

—Et Pascaline, à propos?...

—Elle est à la veille de quitter Paris, la France, l'Europe même, son engagement aux Délassements-Comiques n'est pas loin d'expirer. Elle est entrée humble rébuleuse, et elle en va partir étoile de première grandeur.

—Donc, elle n'a plus besoin du protecteur qui l'a lancée?

—Grisollier s'est vainement esquivé à la retenir. D'une part, elle a des offres mirifiques pour les Etats-Unis; de l'autre, des superbes propositions de Zénobe Waldar.

—Et elle hésite?

—Non, elle accepte les deux. Le comte vient d'hériter. Il ne demande pas mieux que de se donner de l'air.

Héloïse Potor est une personne pratique. Elle file, elle emmène. Il l'escortera au pays des dollars et se consolera de la perte de son ami en recueillant cette part de succession.

—Amen... Nous, ce n'est pas sur la liquidation des biens paternels que nous aurons à table pour l'avenir du mineur Théobald, comme nous disions naguère, vous souvenez-vous? Cettifois, il s'agit d'établir sa situation financière exactement... De même celle de Rose... elle a failli succomber notre Rose, paraît-il... Jean ne m'a fait que des demi-révolutions; mais elles m'ont préparé à ce qu'il me reste à apprendre. Est-ce donc vrai qu'elle ait voulu périr?

—Oui. L'exquise créature a l'âme trop délicate pour les bassesses de ce monde. Il fallait que de la mère ou de la fille, l'une disparût. La fille s'était dit: "Ce sera moi". Elle se sacrifiait héroïquement. Elle a été, d'ailleurs, héroïquement sauvée de la Seine par son cousin, le fils de Mme Gervaise.

—O Providence!

—Elle consentait à vivre, dès lors, mais à l'exemple des recluses qui, nées pour les allégresses mondaines, s'ensevelissent dans la bure du cloître. Elle était elle et elle n'était plus elle. La Seine en lavant le passé, l'avait ondoyée pour une vie nouvelle comme

ce fleuve antique où les païens puisaient l'oubli. Elle eut pu ressusciter au monde, cependant, reprendre la place à laquelle elle avait droit. Elle ne l'a pas voulu. D'ailleurs, l'été-elle voulu, l'autre drame peut-être, se fit mis à la traverse.

—L'autre drame?

—Oui, Une amie d'enfance d'un de mes clercs, originaire de Picardie, était immolée traitieusement par Cornébeze. Le gredin supprimait son secret en noyant la femme. Rose assistait au crime, cachée, muette d'effroi, paralysée par l'horreur. Ne pas le dénoncer, c'était sceller à jamais la pierre de son tombeau. Le hasard fit davantage encore il mit dans ce tombeau la propre victime du meurtrier. Une instruction est actuellement en cours pour le redressement de l'erreur.

—Et comme conséquence l'exhumation des restes de l'étrangère?

—Non. L'inscription mortuaire sera seule changée. Rose en a décidé ainsi.

—Je devine. Elle a tenu à ce que le repos de cette dévouée ne fût pas troublé. Chère et délicieuse enfant!

—Oui, une sainte comme sa mère... Hier, mon clerc Fulgence Lauriel est allé en congé raconter à sa fiancée que si la pauvre villageoise transplantée à Paris avait eu une fin tragique, elle conservait du moins une sépulture comme on n'en vit jamais à Rumania.

—Xavier Serquigny demeura pensif un instant.

Le passé, il ne l'avait pas oublié, lui, il y faisait un retour mélancolique. Il mesurait en regard le drame du présent.

—Blanchard, reprit-il enfin, et Gervaise? et son fils?

Ils ont évacué la bâtisse branlante de l'île Saint-Louis. Les démolisseurs y mettent la pioche dès demain. Le propriétaire fait maison neuve. En attendant des arrangements définitifs les deux sœurs et leurs enfants se sont logés à l'hôtel.

—Ils ne se quitteront plus et ils ne me quitteront plus. Je me suis trop longtemps isolé des miens, mon cher Blanchard. S'il me reste quelques saisons encore, je les passerai, pourvu qu'ils y consentent, parmi eux.

—Ah! je vous réponds, moi, qu'ils feront mieux que de consentir.

Le convalescent soupira: —Mes torts ont été immenses, je le sais. Aujourd'hui seulement, j'en comprends l'étendue.

Il dégacha son bras du bras qui lui servait d'appui.

Un grand fauteuil à haut dossier carré était proche.

Il s'y laissa glisser avec accablement —Voyons, Serquigny, du courage, fit doucement le tabellion.

Le vieillard assujettit son maintien.

—Oui, vous avez raison, dit-il. On sera généreux pour ma sottise vanité, pour mon égoïsme du passé Songeons plutôt à l'avenir. J'ai un projet, acheter un immeuble.

—Bon! que vous habiterez tous ensemble...

—Juste, Blanchard! C'est vous que je charge de l'acquisition.

—Mission agréable entre toutes et d'où il résultera plus de bonheur encore que vous ne pensez, car Rose et son cousin...

—Eh bien! que n'achevez-vous?

—Dame, ils ne m'ont fait aucune confession... Mais ils sont si jeunes tous deux, tous deux nobles et beaux, leurs âmes étaient assez pareilles pour se comprendre... Concluez.

—L'amour s'est mis de la partie?

—N'était-ce pas à pévovir?

—Tant mieux, mon camarade, tant mieux, nous les marlerons.

Il ne vous reste alors qu'à le leur dire à eux mêmes, acheva le notaire, car les voici.

(A continuer)

"LE NORD" Journal Hebdomadaire, Publié à St-Jérôme, comté Terrebonne, par La Cie d'Imprimerie du NORD.

Abonnement... \$1.00 par année... 50 c. pour 6 mois

ANNONCES Première insertion... 10 cts la ligne Insertions subséquentes... 5 cts

Toutes correspondances doivent être adressées: Z. DRAPEAU, Administrateur.

LE NORD SAINT-JEROME, 16 MAI 1889.

Le chemin de fer et M. Beemer.

L'arrivée de M. Beemer, lundi dernier, à Montréal devra mettre fin aux anxiétés légitimes de notre population au sujet des travaux du chemin de fer.

M. Beemer devait revenir au bout de quelque trois ou quatre mois. L'objet de son voyage était de négocier les bons du lac Saint-Jean dont partie devait le mettre en état de pousser activement les travaux de ses différentes entreprises.

Les gouvernements de Québec et d'Ottawa avaient accompli leur devoir, les députés de Terrebonne, M. Chapleau et Nantel avaient fait tous les efforts nécessaires pour porter les subventions au plus haut chiffre possible; de fait, nul chemin de fer n'est favorisé de subsides aussi considérables que le Montréal et Occidental.

D'où venait donc la raison des retards et l'interruption les travaux? Pas de MM. Chapleau et Nantel bien certainement: car les subsides obtenus, qui pouvaient-ils faire pour le chemin de fer? s'assurer les services d'un bon contracteur ayant donné ses preuves, et s'en trouvait-il de plus expérimenté, de plus fort, de mieux outillé que M. Beemer? Non, de l'aveu de tout le monde, M. Chapleau doit avoir le mérite de ce choix que les événements démontrèrent être le meilleur qui put être arrêté dans les circonstances.

Rendu à cet état de l'entreprise, les subsides votés au montant de \$10,160,00 par mille en outre de 4000 acres de terre par mille, sur 70 milles. Un bon contracteur ayant été chargé de l'entreprise et étant obligé de pousser la construction avec toute la diligence possible, que pouvait-on attendre de plus de la politique? Rien: il restait au contracteur à faire sa part, il restait à M. Beemer d'exécuter son contrat. Or, pour exécuter un contrat qui va entraîner une dépense de près de \$2,000,000.00 — deux millions de piastres — il fallait trouver les avances nécessaires en outre de \$10,000,000 par mille garanties par le gouvernement. Ce n'était pas une mince difficulté et M. Beemer dut se mettre à l'œuvre pour échanger ses valeurs du lac St-Jean et se procurer les fonds nécessaires.

C'est ce qu'il s'est mis en tête de faire au commencement de mai 1888, en Angleterre. Mais il eut à surmonter une foule de difficultés et d'embarras imprévus; il eut à lutter surtout contre l'impression funeste laissée à Londres à la suite de la tentative de conversion forcée de la dette provinciale. Une personne qui a vu M. Beemer à l'œuvre nous a déclaré que cette fâcheuse affaire lui fit perdre au delà de six mois qu'il passa à remonter le courant et à détruire les objections. "Si votre gouvernement de Québec peut recourir à la force d'une loi arbitraire pour frustrer ses rentiers, que peut-on attendre des simples corporations privées?" Voilà ce que lui a répondu sur tous

les tons à M. Beemer et voilà la pierre d'achoppement à laquelle il s'est heurté pendant les premiers mois de son voyage. Ce n'est qu'au cours de janvier 1889 qu'il put réussir à faire accepter par le marché l'émission des bons du chemin de fer du lac St-Jean, mais la rentrée des fonds fut assez lente et il ne put revenir au pays que ces jours-ci.

On peut s'attendre maintenant que notre entreprise va entrer dans une nouvelle phase et que l'on saura prochainement, dans tous les cas, à quoi s'en tenir sur la reprise de travaux qui intéressent tant de personnes.

NON CONFIANCE

(De la Vérité)

Il est évident que la mer sur laquelle navigue la barque de M. Mercier est assez houleuse. Il y a là des courants contraires qui produisent des remous menaçants. La "vieille garde libérale" et l'élément conservateur national, qui forment le parti ministériel à Québec, ne se sont jamais accordés. Et cela se comprend, du reste. La "vieille garde" est restée libérale; elle a gardé non-seulement son nom, mais aussi ses idées, ses principes, ses appétits. Ses organes, la Patrie et l'Union libérale, étalent complaisamment leur admiration pour les doctrines de 1789, et ne peuvent pas pardonner aux "nationaux" et à la Vérité d'avoir empêché la province de se faire représenter officiellement à l'exposition de Paris.

Les vieux libéraux n'ont pas pu jusqu'ici faire prévaloir plusieurs autres de leurs doctrines échouées. Par exemple, ils ont dû mettre en poche leurs théories scolaires. Les conservateurs nationaux tiennent évidemment en échec les descendants politiques des Papin, des Desaulles, des Doure, des Papineau et des Dorion. Ce qu'ils nomment la grande gaule du sénateur Trudel est pour eux une menace perpétuelle qui les empêche d'agir à leur guise.

Manque d'harmonie sur le terrain des principes, voilà donc la première cause de faiblesse, le principal germe de discorde que l'observateur impartial remarque au sein du parti sur lequel s'appuie M. Mercier.

Le premier ministre aurait pu, sans aucun doute, tirer peu à peu cette source de divisions intestines, en renonçant hardiment et ouvertement aux doctrines libérales, en repudiant le passé du parti rouge et en appelant les hommes de bonne volonté sur le terrain solide des vrais principes. Il se serait ainsi débarrassé graduellement de sa queue libérale. Les anciens modérés du parti auraient renoncé insensiblement à leurs idées plus ou moins fausses pour adopter celles de leur chef, les intransigeants se seraient détachés l'un après l'autre pour aller grossir les rangs de l'opposition bleue ou former un groupe distinct. Que si M. Mercier, par suite de cette éparation de son parti s'était trouvé en minorité devant la chambre, un appel aux électeurs lui aurait certainement donné une assez forte majorité homogène.

A un moment donné, on pouvait espérer que M. Mercier tenterait sérieusement d'opérer cette évolution que lui commandaient et son devoir et son propre intérêt. Par les deux projets de loi, l'un pour accorder l'existence légale aux jésuites, l'autre pour régler la question de leurs biens, ils avaient donné des gages considérables à ceux qui mettent les principes au-dessus des hommes et des partis. Il n'avait qu'à continuer dans cette voie, en accentuant de plus en plus la note anti-libérale.

Malheureusement pour lui, et plus malheureusement encore pour le pays, il ne l'a point fait. Au lieu de se jeter résolument à droite, de s'appuyer franchement et uniquement sur l'élément national non libéralisé, il a préféré tenter un jeu d'équilibre qui ne peut avoir qu'une issue: la culbute. Loin de travailler à former un parti homogène et sain, par l'élimination progressive des éléments avariés et des doctrines libérales, il s'est appliqué à maintenir le statu quo, à gouverner en s'appuyant à la fois sur les libéraux et sur les nationaux.

Dans la question des asiles d'aliénés, par exemple, tout en réparant plus ou moins la mauvaise législation de 1855, il a fait des déclarations qui ne valent pas mieux que celles de M. Taillon et des autres membres de l'opposition soi-disant conservatrice. Il a montré une défiance à l'égard des ordres religieux qui a dû réjouir le cœur de ses partisans libéraux et attrister ceux qui avaient félicité de son acte de justice envers la compagnie de Jésus.

Ce n'est que dans les cirques qu'on voit des écuyers chevaucher deux ou trois montures à la fois. La politique n'est pas ou ne devrait pas être un cirque. Mais ce n'est pas seulement sur le terrain des principes que M. Mercier a fait des faux pas. Dans les questions purement administratives, il

s'est engagé dans une voie également funeste. Nous dirons volontiers que ses fautes administratives lui font plus de tort que tout le reste; car, malheureusement, les masses s'occupent des questions d'intérêt matériel, d'hommes et de patronage, plutôt que des affaires où il s'agit de principes et de doctrines. On pardonne plutôt aux gouvernants de mauvaises lois que de mauvaises finances.

Or, il est incontestable que M. Mercier s'est mal entouré dès le commencement. Pourquoi, par exemple, a-t-il pris dans son cabinet M. Arthur Turcotte? Cet homme n'a pu apporter à son administration ni force ni prestige, pour la raison bien simple que nul ne saurait donner ce qu'il ne possède pas. Et combien de gens qui ne font guère de bruit dans le monde politique et dont l'influence s'y fait sentir, ont été empêchés de se rallier franchement à M. Mercier uniquement parce que M. Turcotte était dans l'administration.

Et qui pourra dire tout le tort que M. Mercier s'est fait en permettant à M. Pacaud et MM. François et Charles Langelier de prendre sur lui un ascendant que rien ne justifie.

Pourtant l'expérience du passé aurait dû convaincre M. Mercier qu'on ne s'associe pas impunément à M. François Langelier. N'est-il pas de notoriété publique que c'est son administration déplorable qui a hâté la chute du cabinet Joly? N'est-il pas également connu de tous que si l'Université Laval a rencontré sur son chemin une opposition si vive, si persistante, si générale, c'est dû en grande partie à M. François Langelier et à ses procès sur l'influence indue? Malgré cela, M. Mercier se laisse influencer plus ou moins par cet homme funeste. La preuve en est dans cette fameuse somme de \$3,000 qui orne les comptes publics.

Nous ne connaissons que M. Benjamin Trudel pour qui l'amitié de M. Langelier n'ait pas été un désastre, et encore si M. Trudel n'avait pas ramassé ses petits papiers...

Et M. Ernest Pacaud, pour qui la politique est une immense vache à lait, qu'il faut traire jusqu'à complet épuisement; M. Ernest Pacaud, le Joseph Israël Tarte du parti libéral, qu'a-t-il fait, depuis deux ans, sinon compromettre de plus en plus le cabinet de Québec? M. Mercier s'imagine-t-il, par hasard, que l'affaire Lockwood lui vaudra beaucoup de votes?

Les choses en sont arrivées au point que grand nombre de libéraux, tant de Québec que de Montréal, sont en révolte presque ouverte contre la clique dont M. Mercier s'est entouré. Les jeunes gens de l'Union libérale ne perdent pas une occasion de tirer la langue et de faire de vilaines grimaces à M. Pacaud. Le Club national de Montréal et son président, M. Lebeuf, montrent le poing avec mauvaise humeur à la susdite clique. En un mot, il y a bisbille dans le camp.

CHOSSES ET AUTRES

Sir Hector Langevin, sir Adolphe Caron et l'honorable M. Chapleau porteront la parole au banquet Taillon.

M. Edison prépare depuis six mois son exposition à Paris. Il dispose de 800 pieds et il se propose de réunir des modèles de toutes ses inventions. Le "ciou" de son exposition sera une énorme lampe à incandescence de 40 pieds de haut dont le globe ne comprendra pas moins de 20,000 bougies électriques. Cette lampe suffira à éclairer tout le bâtiment principal.

A force de répéter que le Canada faisait de gros bénéfices sur la vente des œufs, et que les œufs étaient le seul article franc de droits à l'importation aux Etats-Unis, M. Wiman a fini par attirer, sur cette question, l'attention de nos voisins, et un projet de loi vient d'être présenté au congrès de Washington pour imposer sur les œufs un droit de douane.

Le Progrès du Saguenay dit que la subvention de \$61,000 accordée par le gouvernement fédéral pour le chemin de fer du lac St-Jean, est le résultat des efforts de la délégation qui est allée à Ottawa.

Il félicite en conséquence cette délégation du succès qu'elle a obtenu dans l'accomplissement de sa mission et du tact qu'elle a su déployer pour arriver à faire entendre ses réclamations.

A la récente assemblée des actionnaires de la compagnie du Pacifique les directeurs ont montré les opérations financières et commerciales de la compagnie pour l'année qui vient de finir.

Le surplus net après les dépenses de toutes sortes payées, s'élève à \$326,423. Le revenu net provenant de la vente des terres est de \$276,206. Le revenu total y compris ces deux items est de \$15,629,910.

Dans le cours de l'année la compagnie a mis une somme de \$3,377,354 pour construire, améliorer, et équiper ses divers chemins.

Le gouvernement français a promulgué dernièrement un nouveau chapitre du code rural. Il est surtout intéressant au point de vue des droits qu'il donne à celui chez lequel pénètrent des volailles d'un voisin et aussi du droit de tuer et de s'approprier les pigeons qui sortent des colombiers pour s'abattre sur les terres ensemencées aux époques prohibées par les règlements.

Dans le cours de l'année 1888, les pêcheurs du Royaume-Uni ont récolté 575,000 tonnes de poisson, que l'on évalue à £6,418,000.

L'Ecosse paraît dans ce chiffre pour 238,000 tonnes, d'une valeur de £1,674,000; l'Irlande, 20,000 tonnes d'une valeur de £511,000 et l'Angleterre 317,000 tonnes de poissons, évaluées £4,213,000.

Les importations de poisson des autres pays s'élèvent à 190,427 quintaux d'une valeur de £2,327,088. Les importations et les exportations de poisson se balancent à peu de chose près, et, fait intéressant à noter, la consommation annuelle de poissons dans le Royaume-Uni est égale au rendement de ses pêcheries.

Les plus concurrents de l'Angleterre dans l'industrie des pêcheries sont le Canada qui a donné l'an dernier un rendement, de \$18,000,000, puis la France avec £3,361,000 et la Norvège dont les pêcheries ont rapporté \$80,000.

Il paraît, dit le Canada, que la pénurie du gouvernement de Québec est telle que, au commencement de ce mois, il n'a pu payer intégralement les employés publics.

C'est M. Longpré protonotaire à Montréal, qui a dû faire, de sa poche, l'avancement nécessaire pour régler le traitement des employés du greffe.

Il s'est formé, en France, une société contre l'abus du tabac. Dans sa dernière séance, elle a décidé qu'elle demanderait à ceux de ses membres qui appartiennent au Parlement de prendre l'initiative d'une proposition de loi analogue à la mesure législative qui vient d'être adoptée dans plusieurs Etats de l'Union américaine et dont voici le résumé: toute personne convaincue d'avoir délivré des cigarettes ou du tabac à un enfant de moins de seize ans sera condamnée à une amende pouvant s'élever à \$50. Tout enfant surpris fumant dans les rues ou dans un endroit public sera puni d'une amende de \$5.

C'est le 16 octobre prochain qu'aura lieu à Washington, la conférence des principales nations maritimes, dans le but de délibérer sur les moyens à adopter pour atténuer les chances de collision et autres accidents de mer en général. Les délégués nommés par les Etats-Unis pour prendre part à cette conférence se sont réunis et ont arrêté, pour être communiqué aux autres puissances participantes, un programme des sujets à traiter, comprenant les routes et signaux; les moyens de sauvetage; la composition des équipages, etc.

L'importance de cette conférence n'échappera à personne, et il faut savoir gré au gouvernement des Etats-Unis d'en avoir pris l'initiative.

Les journaux du Nord-Ouest célèbrent à l'envi les beautés et les grandeurs de leur pays. C'est beaucoup mieux que d'imiter certaines feuilles de Québec et d'Ottawa qui trouvent tout petit, tout mesquin, tout vilain de ce côté-ci de la frontière, et tout admirable, tout immense, tout glorieux de l'autre côté. Ecoutez cette fois le Leader, de Régina:

"Les territoires du Nord-Ouest possèdent la plus large étendue de terrains houillers qu'il y ait au monde; les meilleurs avantages qu'aucun pays sous le soleil puisse offrir aux émigrants; le sol le plus fertile du globe; la propriété, la terre la plus libre possible; le pouvoir de produire le meilleur grain qu'aucun négociant ait jamais pu vendre ou qu'aucun meunier ait pu moudre; le plus vaste et le riche domaine à blé; un climat sans rival pour la santé, la vigueur; et il ne lui manque plus que la population pour en faire un des premiers pays de l'univers..."

LES JESUITES vs "LE MAIL"

MM. McLaren, Leet, Smith et Smith, avocats de Montréal, ont présenté leur plaidoyer préliminaire dans la cause des Jésuites contre le Mail.

Ce plaidoyer demande le renvoi de l'action parce que la Compagnie ou Société de Jésus n'est pas un corps politique civil; qu'elle ne peut venir devant cette cour sous ce nom, l'acte d'incorporation de cette Société (50 V. chap. 28) est ultra vires. Les avocats du Mail alléguent encore que les membres de la Société

demanderesse faisant vœu d'obéissance à leur Supérieur Général, ne peuvent exercer aucun droit civil dans cette province; que d'après les règlements de la Société, aucun membre n'a le droit de posséder des biens, contrairement aux dispositions mentionnées dans l'acte d'incorporation; que cet acte répugne aux statuts impériaux par le fait que les Jésuites prêtent serment d'allégeance d'abord au St-Père, et à leur Général; que la législation provinciale n'a le droit d'incorporer que les compagnies d'intérêts provinciaux et que l'objet de la dite société ne tombe pas dans ce cas. Cette société est étrangère et par suite ses intérêts sont étrangers; de plus par ses règlements, elle établit une solidarité parmi ses membres dans tout le monde, et tous les biens qu'elle possède sont à la disposition d'un général, d'un étranger qui ne peut être sujet anglais, ne pouvant passer par ses règlements, se conformer aux lois britanniques.

Dans ce plaidoyer il est encore dit que la constitution et l'objet de la société de Jésus sont incompatibles avec la constitution de la province et du Royaume Uni; de plus le but des Jésuites est de proclamer et de propager les doctrines suivantes qui sont en contradiction directe avec la constitution: supériorité de l'Eglise de Rome que la législation de Québec doit reconnaître sur certaines questions, droit qu'a le Pape de déposer les souverains ou de relever les sujets de leur serment d'allégeance, sujétion de la législation de Québec à l'Eglise dans les lois du mariage, d'instruction et en général dans toutes lois qui touchent de près comme de loin à l'Eglise; et alors s'il y a conflit, l'Etat doit se soumettre à l'Eglise et c'est au Pape à régler le différend, et à employer la force extérieure s'il le faut.

Les exhibits suivants ont été produits avec le plaidoyer: "La morale des Jésuites" "Compendium Theologiae morales" et "Casus Conscientiae."

Les avocats du Mail attaquent la constitutionnalité de l'acte des Jésuites et s'ils ne peuvent réussir devant nos tribunaux, ils s'adresseront au Conseil Privé.

A PROPOS D'AGRICULTURE

Le temps des semailles est un temps précieux — Qui trop embrasse mal étreint — Manière de faire repousser les boutures — Comment augmenter la valeur de sa ferme — Ne pas enterrer le grain de semence trop profondément — Comment détruire les fourmis.

Le temps des semailles est commencé, n'est-il pas à propos de dire un mot à ce sujet? Le temps des semailles est si important pour les cultivateurs qu'il doit être ménagé et employé avec un jugement et une prévoyance qui ne soient perdus ou gaspillés. Malheureusement, il arrive que beaucoup de cultivateurs perdent, sans le savoir et sans le vouloir, ce temps qui devra donner le pain à leur famille. Ces cultivateurs gaspillent ou perdent ce temps précieux de la façon la plus déplorable en voulant ensemencer une trop grande étendue de terrain. Ne voit-on pas encore aujourd'hui nombre de cultivateurs qui ensemencent des fermes entières en grain quand ces fermes ne sont plus en état de produire une récolte payante de grain? Les cultivateurs qui s'obstinent à continuer cette manière de cultiver ne peuvent certainement pas faire tous leurs travaux de culture en bon ordre et en temps convenable; le pourraient-ils que cela ne les paierait pas encore; ils se pressent, ils se fatiguent, ils ruinent leurs bêtes de trait; cependant une maigre récolte les attend pour récompenser des travaux pénibles qu'ils se sont imposés au printemps. Ces cultivateurs ne feraient-ils pas mieux de cultiver cinq arpents parfaitement bien que d'en cultiver cent à la hâte et mal? S'ils peuvent retirer une récolte aussi abondante de dix minots de grain semés dans un terrain bien cultivé et engraisé que de cent minots semés dans une terre mal préparée, pourquoi perdre leur temps, pourquoi se fatiguer inutilement, pourquoi amaigrir leurs fermes, pourquoi s'appauvrir d'année en année.

Souvent aussi, certains cultivateurs perdent le temps des semailles ou à peu près en ensemencant leur terre avec du mauvais grain de semence; par une fautive économie ils sement du grain endommagé par la gelée ou autrement, du grain qui n'a pas mûri complètement; c'est malheureux, car le cultivateur ne peut jamais être trop particulier sur le choix du grain de semence qu'il emploie. De ce choix dépend en grande partie la réussite ou la perte de ses travaux. Combien de cultivateurs perdent aussi une bonne partie du temps des semailles en faisant mal leurs travaux d'égouttement, de labourage et du hersage. Il manque au grain qu'ils mettent en terre certaines conditions essentielles pour germer et pousser. Beaucoup de cultivateurs semblent ignorer, par exemple, que le sol qu'ils ensemencent doit être assez meuble pour donner passage à l'air et à la chaleur et se laisser

pénétrer facilement par les racines du grain semé. Cette condition est, cependant, indispensable à une bonne récolte. Un bon ameublissement vaut le fumier. Le grain ne peut pas plus trouver à manger dans un sol dur et compact, si bon qu'il soit, qu'un homme affamé peut s'emparer d'abondantes provisions contenues dans un coffre-fort fermé à clef; pour avoir ces provisions, il lui faudrait la clef. Bonnez, cultivateurs, la clef des provisions aux grains que vous semez; cette clef, c'est le parfait ameublissement du sol.

Dans ma correspondance de la semaine dernière, à propos des fleurs d'appartement que l'on veut voir fleurir en hiver, je recommandais d'avoir toujours de jeunes plantes. Le meilleur moyen de se procurer ces plantes, c'est par les boutures. Rien n'est plus facile de faire repousser une bouture par le procédé suivant qui m'a toujours réussi: Placez dans un endroit ombragé de votre jardin une boîte de douze pouces sur vingt-huit de profondeur, remplie à la moitié de sable et couverte d'un carreau de verre. Vous plantez dans cette boîte toutes les boutures que vous voulez avoir; vous tenez le sable de la boîte continuellement humide et vous tenez votre boîte couverte de verre. Il est rare que vous perdiez une seule bouture par ce moyen. C'est un plaisir pour moi de faire repousser des boutures de rosiers, d'œillets, etc., de cette façon, elles repoussent aussi facilement que des boutures de geranium. Quand vos boutures sont bien reprises, vous les enlevez de la boîte et vous les mettez dans de petits pots que vous devez remplacer par des plus grands quand votre jeune plante le demande.

Un cultivateur qui désire augmenter considérablement la valeur de sa propriété peut le faire facilement sans aucun frais, pour ainsi dire, s'il plante des arbres autour des dépendances de sa ferme, s'il possède un joli jardin rempli de fleurs et de fruits, s'il tient toujours ses bûches propres, bien peinturées, s'il ne laisse rien traîner, s'il entretient toujours beau le chemin public qui passe devant sa propriété, s'il ne laisse pas ses clôtures tomber en ruine. Je connais un cultivateur qui a manqué une affaire financière magnifique pour la seule raison qu'on se cassait le cou dans son chemin. Cependant combien ne trouve-t-on pas de cultivateurs qui, sous le rapport de l'entretien de leurs chemins, sont d'une négligence incroyable. Il serait curieux de connaître le montant que coûte à la province de Québec le mauvais état des chemins. Les sommes dépensées à ce propos pour voitures usées et brisées, bêtes ruinées, pour contretemps occasionnés, pour procès survenus, etc., doivent se chiffrer chaque année par des milliers, même par des millions de piastres.

Il arrive souvent que des graines de semence ne lèvent pas du tout, parce qu'elles sont enterrées à une trop grande profondeur. Pour la généralité des grains, la proportion varie de 1/2 à 1 1/2 pouce. Certains grains comme celles du trèfle, du mil, qui sont très petites, ne doivent pas être enterrées du tout; ou doit tout simplement rouler le terrain où elles sont semées.

Les fourmis deviennent souvent une nuisance dans le jardin ou le parterre; il est assez difficile de s'en débarrasser. Un bon moyen de détruire ces insectes c'est de mettre à différents endroits des éponges sur lesquelles on a saupoudré du sucre écrasé très fin. Les fourmis viennent par milliers sur ces éponges pour s'emparer du sucre qui les attire; chaque matin, c'est de prendre ces éponges chargées de fourmis et de les plonger dans l'eau bouillante.

CORRESPONDANCE

On nous a écrit les 50,000 piastres de grains du Gouvernement?

Monsieur le Rédacteur,

Voilà encore une question que je me pose depuis quelque temps et, comme pauvre colon, j'ai le droit d'y mettre le nez; que cet argent a été versé pour les cultivateurs qui ont souffert dans leurs récoltes. Ste-Agathe a reçu 100 piastres, Ste-Adèle n'a rien reçu, Ste-Lucie a reçu 100 piastres. A ce compte 500 paroisses dans la Province de Québec ont dû être soulagées si elles ont reçu 100 piastres chacune. Je serais curieux de savoir les noms de ces 500 paroisses. N'y en aurait-il pas qui auraient reçu 300 ou 400 ou même 500 piastres? S'il en est ainsi, pourquoi a-t-on fait un partage aussi inégal? Est-ce parce que nous sommes plus pauvres que les autres? Ou bien, est-ce parce que nous avons le tort aux yeux du gouvernement d'être d'être d'un comté conservateur? M. Mercier, avant de faire l'autonomie demandait-il à l'afflige s'il est rouge ou bleu? Nous aimons croire que non pour l'honneur de M. Honoré Mercier. Nous n'osons le blâmer encore; d'ailleurs il a fait quelque chose pour nous; il a donné 100 piastres. Il y a dans cette paroisse environ 330 familles dont 290 résidentes. Sur ce nombre plus de la moitié avaient besoin de secours. Admet-

Marché St-Jerome.

14 Mai 1899.

Table of market prices for various goods like apples, lemons, and oranges.

Table of market prices for grains like wheat and corn.

Table of market prices for dairy products like butter and cheese.

Table of market prices for legumes like beans and peas.

Table of market prices for various oils and fats.

Table of market prices for different types of fish.

Table of market prices for various types of poultry.

Table of market prices for different types of bread.

Table of market prices for various types of meat.

Table of market prices for various types of cheese.

Table of market prices for various types of butter.

Table of market prices for various types of eggs.

Table of market prices for various types of fish.

Table of market prices for various types of poultry.

Table of market prices for various types of meat.

Table of market prices for various types of cheese.

Table of market prices for various types of butter.

Table of market prices for various types of eggs.

Table of market prices for various types of fish.

Table of market prices for various types of poultry.

Table of market prices for various types of meat.

Table of market prices for various types of cheese.

Table of market prices for various types of butter.

Table of market prices for various types of eggs.

Table of market prices for various types of fish.

Table of market prices for various types of poultry.

Table of market prices for various types of meat.

Table of market prices for various types of cheese.

Table of market prices for various types of butter.

Table of market prices for various types of eggs.

NOTES LOCALES

—Jeudi dernier, M. Alphonse Thibault, M. D. notre ex-concitoyen, était en cette ville avec sa dame.

—La fanfare de cette ville a eu son premier exercice jeudi dernier.

Voici comment elle est présentement composée :

Le Clarinette, Dr J. E. Prévost ; 2e Clarinette, G. Boisseau ; Picolo, M. Harvey ; Le Cornet en mi, Dr W. Prévost ; Solo Cornet en si, Dr H. Prévost ; Le Cornet en si, J. H. Cardinal ; 2e Cornet, A. Labelle ; Solo Alto, Dr P. E. Prévost ; Le Alto, Jos. Boisseau ; 2e Alto, Fred. Gougeon ; Le Baryton, J. J. Grignon ; 2e Baryton, D. Longpré ; Le Trombone, Ed. Marchand ; 2e Trombone, Eug. Marchand ; Le Basson, E. Petit ; Contre-Basse, J. Plouffe ; Cymbales, Ad. Labelle ; Grosse Grosse, A. Fiset.

Sur résolution du comité de la fanfare, trois instruments ont été envoyés à Montréal pour réparation immédiate.

Notre conseil a eu la semaine dernière une séance très orageuse. Il s'agissait d'arrêter de nouveau certain règlement limitant à six le nombre des licences d'auto-bus pour la ville en attendant qu'un conseiller visiblement indigné de la faiblesse de ses collègues les a rappelés au sentiment de devoir avec une grande violence de termes et de gestes.

—Il règne beaucoup d'angoisse dans une partie de la ville au sujet de la disparition mystérieuse d'un jeune commerçant de cette ville à peine marié depuis six mois.

—M. Melchior Prévost, notaire, vient de vendre l'emplacement où il reside à son frère J. Hon. Wilfrid Prévost, Conseiller législatif.

—Lundi soir un jeune homme de Ste-Adele du nom de Honoré S. Guin a été victime d'un pénible accident dont les suites seront probablement fatales.

—Le village de Ste-Adele était mercredi le 15 courant, dans l'après-midi la population de la paroisse y affluait, dimanche comme ne pour le jour du Seigneur.

—Dans l'église où les ornements les plus riches parviennent l'autel, la nef s'emplissait de fidèles au son de l'orgue, du violon et du caistre retentissant.

—Pourquoi donc cet aspect inusité de si grande fête ? C'était le vrai jour du travail qu'on célébrerait hier à Ste-Adele et le cercle agricole de cette paroisse voulait attirer les bénédictions du ciel sur les travaux de la terre en fêtant avec écart St-Jaspe et patron des laboureurs.

—Voilà comment on aime le travail à Ste-Adele.

—On chanta un grand messe à laquelle officia le Rév. M. Jodoin de St-Sauveur.

—Le sermon de circonstance fut fait par le Rév. M. Malin, curé de St-Hippolyte. Texte : Pourquoi demeurez-vous ici oisifs tout le jour ; allez vous aussi travailler à ma vigne.

—Division : Nous devons travailler parce que nous sommes hommes, parce que nous sommes pêcheurs, parce que nous sommes chrétiens. Avec un texte aussi fécond l'orateur ne pouvait manquer comme il l'a fait, de traiter le sujet du travail en maître.

—La fête s'est close avec l'office divin.

—Abonnez-vous au "NORD," le seul journal agricole du Comté de Terrebonne.

titut des Aris. Vint ensuite la réaction et la foule fut lancée vers l'est, près des bords du lac.

Les convois suburbains de l'Illinois Central ont été forcés d'arrêter.

Pendant que la foule se pressait ainsi, deux serpents passèrent au milieu d'elle, brûlant tout ce qui se présentait sur le chemin.

Soixante-quinze hommes de police furent employés pour rétablir l'ordre, mais ils furent bousculés comme ils l'auraient été par les vagues de la mer.

Les hommes commencèrent à se battre, ne s'occupant nullement de se battre, ne s'occupant nullement de se battre, ne s'occupant nullement de se battre.

Enfin la foule qui se dirigeait vers l'ouest, parvint à se frayer un passage à l'Avenue Wabash, et cette scène horrible fut terminée.

Cinquante personnes ne pourront survivre à leurs blessures et au-delà de mille sont plus ou moins blessées.

Il est très difficile de se procurer des informations au sujet du nombre de personnes qui ont été blessées. Une grande partie ne l'ont été que légèrement et celles qui l'ont été plus sérieusement ont de suite été transportées dans les maisons privées et à l'hôpital avant que la police ou les reporters en aient pris connaissance.

Les blessés se remettent vite de leurs blessures et jusqu'à présent, aucun des blessés n'est mort.

Les infortunes de l'hôtelier.

QUELQUES-UNS DES INCIDENTS QUI FONT DE SA VIE UN FARDEAU.

—Vous préféreriez que le sort vous eût fait hôtelier au lieu de journaliste, dites-vous ? disait le gérant d'un des hôtels les plus populaires de New-York l'autre jour.

—Je suppose que vous croyez notre vie pleine de biens, de biens et de monnaie, eh ? Nous n'avons rien à faire, sans doute, que souhaiter la bienvenue à nos hôtes et à prendre leur argent—sans inquiétude de pouvoir rencontrer nos énormes loyers ; satisfaire un public exigeant et pointilleux ; essayer d'empêcher nos domestiques, avec leur demi-douzaine d'unions, de se sauver de vous et de l'hôtel et des hôtes ; établir une surveillance constante contre les filous et les dead beats ; et donner à chaque femme qui arrive une chambre du coin regardant sur le sud.

Je vous le dis, monsieur, administrer avec succès un hôtel de première classe à New-York n'est point une petite affaire. Laissez-moi vous indiquer quelques-unes des moindres difficultés que nous rencontrons, et alors pourrez-vous juger peut-être de la somme de tact nécessaire pour vaincre les plus grandes.

—Voyez-vous ces deux hommes bien mis assis là-bas et engagés en conversation ? Regardez celui qui tient une file de journaux sur ses genoux. Ce n'est pas un de mes hôtes, un hôte payant je devrais dire—bien qu'il soit ici presque constamment. C'est un de ces fainéants réguliers d'hôtel, et il retient en conversation l'autre homme, qui est un hôte payant. Et il restera assis là, usant mes meilleurs chaises et mes tapis, occupant la place et le journal que d'autres devraient avoir, aussi longtemps que son nouvel ami l'endurera. Je ne puis le jeter dehors comme de raison, de peur de donner offense, mais lui et bien d'autres comme lui semblent croire que les hôtels sont faits pour leur commodité. Ils donnent rendez-vous aux gens ici, bloquent les passages, occupent les salons, boivent l'eau à la glace, monopolisent les journaux et se rendent inutiles autant que possible, mais vous ne les voyez jamais dépenser un sou. Et, l'autre jour, un individu plus audacieux que les autres, monta actuellement au second et prit un bain avant que le garçon put arriver jusqu'à lui. Ces gens-là n'hésitent jamais à demander du papier et des enveloppes pour faire leur correspondance, et si les timbres-poste et le service commissionnaire aient gratuits, ils se seraient tirés plus à l'aise encore qu'ils ne sont déjà chez nous.

—Puis, il y a l'hôte qui ouvre ses lettres juste sur le comptoir ici, veut se servir du livre d'adressé comme d'un pupitre pour en lasser ses réponses, est difficilement persuadé de se rendre au parloir où se trouvent les tables à écrire, et quand il y va laisse invariablement quelques-unes de ses lettres ouvertes sur le livre, et il faut les lui envoyer après lui.

—Les ronfleurs ne nous donnent pas qu'un petit trouble. Il me semble parfois que lorsqu'un hôte se sent fatigué ou a pris un verre de trop à la buvette, il s'en va par le plus court chemin au salon, se laisse choir dans le fauteuil le plus confortable, s'endort sur le champ et commence à ronfler au grand bruit de tous ceux qui l'écourent. Tout ce que vous pouvez faire c'est d'envoyer un garçon le réveiller. Vous ne pouvez le reprimer sans qu'il se fâche et aille dans un hôtel rival ; mais il vous faut le réveiller plusieurs fois avant qu'il comprenne la situation et monte à sa chambre.

parquet. Près du cadavre, était un hideux couteau à ressort, de fabrication anglaise, tout maculé de sang, dont la lame était cassée à la hauteur d'environ un pouce de la pointe et qui paraissait bien tranchant.

Le cadavre portait des blessures à la poitrine et aux mains, attestant que la victime a dû opposer une résistance opiniâtre.

On se perd en conjecture sur les causes qui ont pu occasionner ce meurtre horrible. Mme John O'Donnell, qui occupe le logement du rez-de-chaussée, nous a dit que vers 7 heures elle entendit un grand bruit à l'étage supérieur suivi de cris déchirants et la chute d'un corps pesant sur le parquet, puis le glouglou du sang qui s'échappait de la gorge de la victime. Elle ouvrit sa fenêtre et se mit à crier au meurtre. Henri Thibodeau, qui demeure dans le voisinage, lui demanda ce qu'il y avait. Mde O'Donnell lui dit qu'un meurtre venait d'être commis dans la maison. Thibodeau courut réveiller le fils de la victime, qui se hâta de se rendre chez ses parents. En entrant il vit sa mère infortunée morte, baignée dans son sang, et plus loin, son père assis sur une chaise les mains et les habits souillés de sang, contemplant l'horrible tableau avec une indifférence qui ressemblait beaucoup à la stupidité.

Immédiatement Dunn saisit son père et aide d'une autre personne il partit pour aller le livrer à la police, avant que la foule s'assemblât devant la maison. Cette action était sage, car si le meurtrier était tombé dans les mains du peuple, il aurait pu être lynché sans forme de procès.

Un peu avant d'arriver à la station de police, l'officier O'Connell rencontra le trio et prit charge du meurtrier. Mais ce dernier voulut faire des résistances. Il fut incarcéré dans l'espace de quelques minutes et mis en lieu sûr.

Le coroner fut informé du crime et vers huit heures et demie, il assermenta un juré et commença l'enquête. L'examen de s me les constaté que madame Dunn a été frappée à la gorge, du côté droit, et que le couteau a tranché la gorge, la carotide et qu'il a presque fait le tour du cou, séparant presque entièrement la tête du tronc. Le meurtrier a mis tant de force et d'énergie dans son action, qu'il brisa la lame de son couteau. Le cadavre de Mde Dunn portait plusieurs blessures profondes sur la poitrine et sur les mains.

Le couple Dunn était marié depuis 40 ans. De ce mariage naquit huit enfants qui tous sont à Cohoes, depuis plusieurs années. Le meurtrier Dunn est arrivé de Staffordshire, Angleterre, depuis cinq mois ; sa femme, l'infortunée victime, était arrivée depuis une semaine seulement. Cette famille paraissait vivre en bons termes.

Mme Dunn est la sœur de Mme Jos. Pagé, co-propriétaire des laminoirs de Cohoes.

Vers 9 heures, le meurtrier Dunn fut amené devant le recorder. Il était encore couvert de sang. Plusieurs questions lui furent posées, mais il ne voulut pas répondre. Enfin le recorder lui dit : "Vous savez que vous avez tué votre épouse." Il répondit brusquement : "Oui". Le meurtrier devra comparaître le 11 mai devant le recorder où commencera l'enquête judiciaire.

On rapporte une foule de choses sur les particularités du crime. Après avoir commis le meurtre Dunn aurait été prendre un coup de boisson chez Sheppard et qu'il avait les mains dégoutantes de sang. Mme Page en apprenant la fin malheureuse de sa sœur s'est rendue sur le théâtre du crime et elle a versé des larmes en abondance. Les enfants de l'infortunée sont plongés dans la plus profonde douleur.

Dunn est un irlandais d'origine ; il mesure 5 pieds et 4 pouces de hauteur et il est très bien constitué. Il possède une force bien au-dessus de la moyenne. Il a les cheveux et la barbe blanche et il paraît âgé d'environ 65 ans, quoiqu'il dise qu'il n'a que 59 ans. Il a la figure rude et l'air bourru, ce qui est loin de lui attirer les sympathies du public. Dunn fera indubitablement un magnifique sujet pour la machine électrique de l'Etat.

Un accident du centenaire

Cent mille personnes se sont réunies, à Chicago, pour être témoins du feu d'artifice en face du lac. Deux serpents sont tombés parmi la foule, brûlant tout sur leur passage. Les femmes se sont évanouies et ont été écrasées par la foule. Après ce feu d'artifice, ceux qui retournaient chez eux sont venus en collision avec la multitude qui n'avait pu y assister. Le choc fut terrible ; cinquante personnes ont été gravement blessées. La foule fut massée en murailles aussi solides que la pierre de l'Auditoire contre laquelle la plupart furent lancés à cette rencontre. Les femmes et les enfants poussaient des cris déchirants.

La foule fut d'abord lancée contre l'Auditoire, ensuite contre la pâtisse Studebaker et celle de l'In-

tons qu'il n'y en eut que 100 ; eh bien ! cela faisait 1 piastre par famille.

Figurez-vous un homme qui va à St-Jerôme, qui fait dix lieues pour aller chercher pour 1 piastre de grain. Ça, ça paraît calculé, ses dépenses déduites, son temps perdu, la quantité de grain qu'il va mettre en terre et la somme de reconnaissance qu'il va recevoir au gouvernement de l'Homme de la Providence.

C'est cela, pauvres colons ! pour vous pas de chemin de fer, pas de grains, par conséquent pas de pain. Il ne vous reste que le chemin du roi qui conduit à la frontière. "Allez en avant," nous a-t-on dit quand nous avons quitté la plaine pour le pays des montagnes. "Allez en avant ! vous êtes les pionniers de la grande armée civilisatrice ; en reculant les bornes du civilisation ; vous avez bien mérité de la Patrie, pays vous avez grandi son domaine et sa car vous avez versé le sang. Allez ! nous gloire sans verser le sang. Allez ! dans cette arabe heureuse, des ruisseaux de miel et de lait vous attendent. Couvrez la Patrie de lait vous de vous !"

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

Et nous nous sommes élançés avec ardeur, précipitant toujours notre marche en avant sans regarder en arrière, sans craindre les embûches ni les dangers de toutes sortes. Et quand nous sommes arrivés au but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête. Plus but, nous détournons la tête.

